

GÉOPOLITIQUE DU SPORT

Pascal Boniface

GÉOPOLITIQUE DU SPORT

DUNOD
POCHE

Composition : Nord Compo

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Armand Colin, 2014 pour la première édition

© Dunod, 2021, 2023 pour les éditions de poche

11 rue Paul-Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN : 978-2-10-085256-7

Remerciements

Les échanges avec Pim Verschuuren et Carole Gomez m'ont beaucoup aidé pour la première édition de ce livre. Pour la réactualisation, je remercie Inès Haab et Victor Pelpel.

Table des matières

Introduction : le XXI ^e siècle sera sportif ou ne sera pas	11
Chapitre 1. Le sport, critère de puissance	15
Un nouvel instrument de puissance.....	16
Plus haut, plus vite pour être plus fort.....	22
Un véritable enjeu géopolitique	27
Chapitre 2. Sport et mondialisation.....	31
L'empire du football.....	34
Sport et mondialisation font la paire	39
Médiatisation et mondialisation du sport.....	45
Le tennis, un sport de l'élite qui s'est démocratisé	57
Chapitre 3. Vers un monde multipolaire.....	65
La force des traditions sportives	77
La multipolarisation du monde sportif	81
Chapitre 4. Sport et identité nationale	89
Un territoire, une population, un gouvernement... et une équipe de foot.....	90
Les maillots : supports stratégiques de notoriété	99
Sport et fierté nationale	109
Chapitre 5. Le sport au service du politique?.....	117
Des exemples historiques d'instrumentalisation ...	118

Un terrain d'expression incomparable.....	124
Coups de projecteur et limites du <i>sportwashing</i>	130
Les polémiques autour de la Coupe du monde au Qatar.....	133
Sport et apartheid.....	139
Les Jeux paralympiques	142
Chapitre 6. Guerre et Paix	145
Le sport, substitut à la guerre	148
Un outil pour la paix.....	151
La diplomatie du ping-pong	157
Le sport au service de la diplomatie	159
États-Unis, Iran, Russie, unis par la lutte	164
Force du sport et de ses organismes.....	168
Sport et conflit israélo-palestinien.....	169
J.O. et guerre en Ukraine.....	175
Les réfugiés aux Jeux olympiques	178
Chapitre 7. La diplomatie sportive américaine.....	181
Le sport pris dans la guerre froide.....	181
Un nouvel adversaire: la Chine	187
La diplomatie publique.....	189
Chapitre 8. La diplomatie sportive chinoise.....	197
Un instrument des relations bilatérales	200
L'image de la réussite chinoise.....	203
Chapitre 9. La diplomatie sportive du Qatar.....	211
La visibilité du sport comme instrument de protection	212
Les paris gagnés du Qatar	221

Chapitre 10. L'Inde, une sous-puissance sportive	231
Un secteur sportif sous-développé.....	235
Chapitre 11. La diplomatie sportive française	241
Paris 2012 : une défaite utile ?	244
L'action de l'État.....	246
Notes	253

INTRODUCTION

LE XXI^e SIÈCLE SERA SPORTIF OU NE SERA PAS

Le XXI^e siècle est celui du sport mondialisé. Malraux avait tort, ce siècle n'est pas avant tout religieux, il est sportif. Les raisons en sont aussi simples que multiples. Le sport est devenu le nouveau terrain d'affrontement – pacifique et régulé – des États. C'est la façon la plus visible de montrer le drapeau, d'exister aux yeux des autres et d'être présent sur la carte du monde. Alors que la globalisation vient effacer les identités nationales, le sport devient le moyen le plus sûr de ressouder la nation autour d'un projet immédiatement identifiable, dans l'espérance d'une victoire ou d'un exploit, d'ampleur variable selon les statuts, les expériences historiques et les attentes relatives. Avec l'espoir sans cesse renouvelé de faire mieux la prochaine fois.

Dans un monde où les rivalités nationales persistent mais se règlent moins souvent qu'autrefois par le sort des armes, où les frontières n'ont pas disparu mais sont plus poreuses, où les peuples doutent de leur identité et de leur avenir, le sport offre des réponses aux pertes de repères et aux volontés d'exister. Dans un monde où le concept de puissance régit encore les relations

internationales, mais qui a vu cette définition très largement modifiée par rapport au siècle précédent, le sport est devenu un élément essentiel du rayonnement d'un État et plus largement de tous les acteurs qui se bousculent sur la scène internationale. Le « *soft power* » – la puissance douce – occupe désormais un espace de plus en plus large, où l'image, la popularité deviennent des facteurs plus certains et plus pérennes de suprématie que la force brute et imposée.

Machiavel pensait qu'il valait mieux pour un prince être craint qu'être aimé. Ce n'est plus vrai aujourd'hui. Bien sûr pour le Prince, le Président, le chef d'État, l'entité qu'il dirige ne doit pas être méprisée ou sous-évaluée, même si cela peut réserver de très mauvaises surprises au rival qui ferait cette dernière erreur. Mais il est plus profitable, plus confortable, d'être aimé que d'être craint aujourd'hui. Être craint oblige à des rapports de contraintes permanents qui peuvent s'avérer usants et épuisants. Ils obligent à fournir une énergie qui pourrait être plus avantageusement utilisée. De surcroît, ce n'est pas fiable sur le long terme. Être aimé permet une suprématie acceptée et donc durable. Le sport est devenu un élément essentiel de cette affection sur le plan international.

L'exploit sportif, le rayonnement d'un champion ou d'une équipe permettent de susciter l'admiration et le respect au-delà des loyautés purement nationales. Le sport tient désormais dans l'espace public international une place sans commune mesure avec celle occupée dans le passé. Le premier match de l'équipe de France dans une Coupe du monde en Uruguay, en 1930, avait

donné lieu à dix-huit lignes de compte rendu dans *L'Auto*, l'ancêtre de *L'Équipe*. Aucun supporter n'avait fait le déplacement. Rien à voir avec l'espace médiatique global pris par la Coupe du monde qui s'est déroulée au Qatar en 2022. Des milliers de mordus des 31 équipes visiteuses avaient fait le déplacement et montraient fièrement les couleurs nationales. Aujourd'hui, la presse généraliste, les radios, télévisions, réseaux sociaux, tout le monde parle de sport, qui est à présent un fait social total. Dans le « village global » qu'est devenue la planète, les champions sont les habitants les plus connus et les plus populaires. Tout le monde – ou presque – a entendu parler d'Usain Bolt. Qui connaît le nom du Premier ministre de la Jamaïque ? La notoriété de ce pays dépend d'ailleurs en partie des exploits de « La Foudre ». Qui se souvient du nom du président du Brésil en 1970 lors de la Coupe du monde au Mexique ? Celui de Pelé est gravé à tout jamais dans les mémoires. Il m'arrive souvent de poser cette question quand je fais une conférence sur le sport : « Qui connaît Antonio Costa ? » Généralement, aucune main ne se lève. C'est pourtant le très respectable Premier ministre portugais qui a sorti son pays de la crise économique et sociale. Quand je demande ensuite « qui connaît Cristiano Ronaldo ? », aucune main ne reste baissée. À de rares exceptions près, les leaders politiques les plus connus sont aimés par les uns et rejetés par les autres. Les grands écrivains, les artistes, s'ils sont respectés, ne suscitent pas un enthousiasme immédiat et collectif, à l'exception de quelques acteurs et chanteurs.

Le sport, lui, est populaire, mais il est bien davantage. Il est devenu un moyen efficace, direct, de toucher le public qui occupe une place de plus en plus importante dans la décision internationale. Le sport a donc désormais un rôle stratégique non négligeable. Un rôle que renforce la mondialisation que le sport renforce à son tour, suivant un mouvement dialectique. La mondialisation qui contracte le temps et l'espace a donné une plus grande visibilité au sport. Celui-ci a accéléré et élargi les effets de la mondialisation, tout en contribuant à lui donner un visage humain.

Le sport aujourd'hui, c'est donc plus que du sport. C'est de l'émotion bien sûr, du plaisir, des vibrations, des moments de désespoir, de fraternité, de partage, etc. Mais c'est aussi de la géopolitique.

LE SPORT, CRITÈRE DE PUISSANCE

Platini, le meilleur joueur de football du monde dans les années 1980 raconte l'anecdote suivante: «À mon époque quand on te demandait un autographe dans l'avion, tu étais gêné parce que 97 % des gens demandaient "c'est qui?" On leur disait "un footballeur", ils faisaient "ah", déçus. Ils s'attendaient toujours à ce que ce soit un artiste, un acteur de cinéma. À mon époque, le sportif était de la merde.» Lionel Messi, Cristiano Ronaldo, Kylian Mbappé ou Neymar ne pourraient pas en dire autant. D'ailleurs, ils ne peuvent pas se montrer en public sans déclencher une émeute. Car le sport a pris dans l'espace public du XXI^e siècle une place inégalée.

On pourrait objecter que l'instrumentalisation des compétitions sportives pour servir le prestige ou la propagande d'un pays n'est pas un phénomène nouveau. L'Allemagne nazie n'avait-elle pas utilisé le pouvoir du sport à l'occasion des J.O. de Berlin de 1936? Ou les États-Unis et l'URSS qui comptaient sur leurs médailles pour prouver la supériorité de leur modèle? Ou Nelson Mandela qui, tout juste après la fin de l'apartheid, s'est servi de la Coupe du monde de rugby pour promouvoir l'unité du pays?

Certes, mais la globalisation et l'importance donnée au sport par les médias ont fait du sport un élément de puissance. La télévision par satellite a créé un stade dont les capacités d'accueil sont illimitées. Le sport n'est plus comme à la fin du XIX^e ou au début du XX^e siècle un simple outil dans la préparation à la fonction combattante. Aujourd'hui, plus encore que les grands écrivains, les cinéastes ou les acteurs, le champion ou une équipe de sport collectif contribue au prestige national, au rayonnement d'un pays et à sa notoriété positive. Dans un monde où l'information est de plus en plus répandue, où les gouvernements ont perdu le monopole qu'ils exerçaient sur elle, où, à l'exception de la Corée du Nord, toutes les populations ont la capacité de s'informer, l'exploit sportif est devenu la manière la plus efficace pour susciter popularité et attractivité. C'est une démonstration de force, mais perçue comme positive, permettant de conquérir le cœur et les esprits, d'impressionner l'opinion publique mondiale. C'est l'un des rares domaines où la suprématie d'un pays ne suscite pas le rejet mais l'admiration.

Un nouvel instrument de puissance

Les relations internationales sont avant tout des rapports de puissance. La puissance représente la capacité d'action des acteurs sur la scène internationale. Dans les théories classiques, elle est souvent définie comme le moyen d'imposer sa volonté à un autre acteur. L'État A plus puissant que l'État B peut

contraindre ce dernier à faire ce qu'il n'aurait pas fait volontairement. Raymond Aron définit la puissance comme la capacité de faire, produire ou détruire, ou la capacité d'imposer sa volonté aux autres¹. L'Américain Hans Morgenthau, autre grand auteur classique des relations internationales, considère que «la politique internationale est, comme toute politique, une lutte pour le pouvoir. Quelles que soient ses finalités ultimes, le but immédiat est toujours la puissance²». Ces critères de puissance sont nombreux et variés.

Historiquement, le premier était militaire. Dans un monde où la guerre était non seulement légale, mais considérée comme un moyen légitime de relations entre États et où la loi ne l'empêchait pas, la puissance militaire était dès lors la condition même de la survie. La guerre est aujourd'hui illégale, mais en l'absence d'un réel système de sécurité collective, les États assurent leur défense par eux-mêmes et/ou avec l'aide d'un protecteur. La force armée compte toujours. La fin de la guerre froide n'a pas apporté les «dividendes de la paix» espérés et la guerre est brutalement réapparue en Europe après l'agression russe de l'Ukraine. Si le risque d'un affrontement global bipolaire n'existe plus pour le moment (en espérant que la rivalité sino-américaine ne dérive pas vers un affrontement), les conflits restent nombreux. La définition de la puissance militaire a néanmoins changé: ce n'est plus le nombre de soldats qui fait la force des armées, mais la qualité de leur équipement. Des contre-exemples existent bien

sûr, comme les « guerres de contre-insurrection » où la supériorité militaire ne peut pas grand-chose. Malgré leurs immenses capacités militaires, les États-Unis n'ont gagné ni la guerre d'Afghanistan ni celle d'Irak parce qu'ils ont fait l'objet d'un rejet massif des populations. L'hyperpuissance militaire ne peut pas compenser l'hyperimpopularité.

Le critère démographique, autrefois premier atout de la puissance militaire, n'a plus la même signification qu'auparavant, tout en restant un marqueur de la puissance. L'Europe s'inquiète de voir sa part relative dans la population mondiale passer de 10 à 6 %. Le Japon et la Russie ont un problème de déclin démographique qui à terme pourrait remettre en cause leur puissance. Les États-Unis sont, quant à eux, le seul pays occidental pour lequel on prévoit une forte croissance démographique dans les années à venir. La Chine qui du temps de Mao misait sur son poids démographique pour affirmer être en mesure de subir sans problème le choc d'une guerre nucléaire avec les États-Unis a réellement décollé économiquement lorsque Deng Xiaoping a mis en place la politique de l'enfant unique. Elle s'inquiète aujourd'hui d'une natalité en berne.

En outre, la puissance économique a toujours été un facteur capital. Ce critère conditionne les autres aspects de la puissance. Sans une économie performante par exemple, la démographie importante devient un drame, une fragilité si l'État ne permet pas de donner à chacun éducation, santé et travail. Sans

une bonne économie, la puissance militaire n'est pas soutenable à long terme, comme l'a montré l'exemple (ou le contre-exemple) soviétique.

Les matières premières étaient un atout essentiel de la puissance jusqu'à la première moitié du xx^e siècle. Puis, ce critère a eu moins d'importance car on pointait l'abaissement des prix, la gabegie et la corruption qui accompagnaient souvent leur exploitation. La mondialisation et la soif des pays émergents sont venues en faire, de nouveau, un facteur important de richesse. L'Afrique en profite pleinement aujourd'hui après en avoir pâti hier. Désormais, on retient aussi comme critère la maîtrise technologique. Celle-ci a l'avantage de ne pas être localisée à l'avance et de pouvoir s'établir là où on sait organiser compétences et richesses. Le moral d'une nation ou d'une société constitue un autre critère de puissance. Machiavel en soulignait déjà l'importance dans *Le Prince*, publié en 1513. Car à côté des éléments matériels et quantifiables, les éléments subjectifs, immatériels sont également déterminants.

À côté de ces critères anciens, Joe Nye a établi, au début des années 1990, une distinction devenue classique entre *hard* et *soft power*. Cet universitaire américain spécialiste des questions internationales avait exercé des fonctions officielles dans les administrations Carter et Clinton. Le *hard power* désigne l'utilisation des moyens économiques et militaires par un pays en vue de conduire les autres à faire ce qu'il veut. Le *soft power* consiste à parvenir au même résultat par un effet

d'attraction, d'influence, de persuasion. Nye a établi qu'il était plus facile et moins coûteux pour un pays de diriger les autres lorsqu'ils avaient le sentiment de vouloir la même chose que lui ou d'avoir des intérêts partagés. Le *soft power* c'est l'attractivité, l'image positive, la popularité.

CNN et Hollywood offrent aux États-Unis une influence *soft* mais réelle sur les affaires mondiales. Sur 2 millions et demi de jeunes qui étudient en dehors de leur pays, 750 000 le font aux États-Unis. Ils apportent non seulement directement 21 milliards de dollars par an à l'économie américaine mais lorsqu'ils repartent chez eux, ils deviennent des ambassadeurs, non officiels mais efficaces, des États-Unis. Le cinéma hollywoodien est aussi un outil efficace. Il a par exemple largement contribué à occulter le génocide des Amérindiens au XIX^e siècle en les présentant comme des sauvages. Puis, il fut très utile dans la mobilisation contre Hitler au moment où les États-Unis étaient encore réticents à entrer en guerre, et à jouer leur rôle de mobilisation antisoviétique, ou pendant la guerre froide. Après 2003, de nombreux films produits par Hollywood avaient pour type du mauvais, du lâche ou du traître un Français. C'était là le prix à payer pour avoir refusé la guerre d'Irak.

La puissance est donc devenue multiforme. Elle dépend de nombreux facteurs mais surtout de leur combinaison. Une forte puissance militaire reposant sur une économie faible sera en danger, comme

on l'a souligné à propos de l'Union soviétique qui effrayait tout le monde mais qui a implosé. Un pays riche mais fragile sera la victime de la convoitise de ses voisins comme le Koweït en 1990, ou la République démocratique du Congo aujourd'hui. Un territoire étendu est un avantage mais à la condition expresse que l'État et ses autorités y exercent un plein contrôle. Les formes, les critères, les conditions d'exercice de la puissance ont évolué au fil du temps mais ils restent profondément au cœur des relations internationales.

Que vient faire le sport dans tout ça ? Est-ce vraiment un nouveau critère de puissance ? Il est vrai que le sport n'est pas sans relations historiques avec la puissance militaire, le baron de Coubertin a créé les J.O. de l'ère moderne en partie pour que la jeunesse française soigne sa culture physique afin d'être plus apte aux fonctions combattantes. Les athlètes participants aux Jeux devaient être prêts physiquement et mentalement à défendre le pays. Les aptitudes physiques des Prussiens avaient été considérées comme déterminantes dans leur victoire en 1870. À titre d'exemple, l'épreuve de pentathlon moderne exige de savoir se servir d'un fusil et d'une épée, monter à cheval, courir et nager – des fonctions utiles à un combattant. Le terme « moderne » a d'ailleurs été ajouté car l'épreuve n'a jamais existé dans les Jeux antiques et sortait tout droit de l'imagination de Pierre de Coubertin. Les « arts martiaux » sont bien des sports, mais leur fonction combattante est incontestable. Après la Première